

consciente du danger, ne peut souscrire à l'extension de l'Allemagne vers le sud. Seule, en effet une politique d'opposition aux projets pangermanistes serait conforme aux précédents historiques. A Vienne, en 1815, Castlereagh, prévoyant déjà la marche vers l'Adriatique, ne voulait pas que la Prusse s'agrandit sur les frontières de Bohême; aujourd'hui, l'Angleterre a au moins autant de raisons d'empêcher l'Allemagne de prendre Trieste qu'elle en a eu jadis de s'opposer à l'installation de la France à Anvers. Mais le gouvernement d'Édouard VII, aussi bien que celui de l'empereur allemand, paraît s'engager dans des voies nouvelles. La présence simultanée au pouvoir des deux plus grands audacieux de cette époque : M. Chamberlain et Guillaume II, pourrait bien modifier l'orientation normale de la politique britannique. J'ai indiqué plus haut (page 297) les vraisemblances de cette hypothèse.

M. Chamberlain n'est-il pas l'homme du chemin de fer du Cap au Caire et de la guerre du Transvaal? Il a commis dans l'Afrique du sud une première faute grave; il est maître d'en faire une seconde. Ne peut-on d'ailleurs concevoir qu'aux yeux du député de Birmingham, tout disparaisse devant la séduisante idée de concentrer progressivement sur l'immense Afrique toutes les forces britanniques? Son point de vue, dans ce cas, est facile à imaginer. D'un même coup l'Angleterre satisferait ses rancunes antifrANÇAISES et soustrairait à l'amiable son territoire économique, pour de longues années, aux entreprises du jeune et avide rival, l'empire allemand. L'entente pourrait ensuite être durable entre Londres et Berlin. Le commun « Germanisme » des deux peuples en serait la base. Une telle conception n'est-elle pas de nature à flatter les idées saxonnnes du petit-fils de la reine Victoria? Elle lui fournit tout au moins une chance de plus de réaliser l'extension continentale de l'empire qui le hante. Il est vrai que, si la disparition de la fièvre « khaki » venait à rendre aux Anglais leur sang-froid ordi-